

Fin d'une amitié européenne

par Jean Lacoste

Stefan Zweig : Correspondance
Tome 2 (1920-1931)
Editions Grasset

« Il est un art noble et précieux qui semble s'acheminer vers sa fin, l'art de la correspondance », écrit Stefan Zweig en octobre 1924. Cet art, l'écrivain autrichien (1881-1942) l'a pourtant pratiqué avec assiduité, grâce à de nombreux et prestigieux interlocuteurs comme Freud, Arthur Schnitzler ou Gorki. Mais ce sont sans conteste les lettres qu'il a adressées à Romain Rolland qui font toute la valeur de ce deuxième tome de sa *Correspondance*, récemment publié aux éditions Grasset. Ce volume, qui couvre la période 1920-1931, comporte en effet plus d'une trentaine de lettres à l'auteur de *Jean-Christophe*, pour la plupart écrites en français, et du plus haut intérêt, parce qu'on y devine le triste destin d'une amitié européenne qui, dans la décennie suivante, va être brisée par des divergences politiques de fond. Il montre aussi, une nouvelle fois, que Romain Rolland – maître vraiment en cela – savait susciter chez ses correspondants le désir de ne pas s'en laisser accroire.

Les lettres que, dans les années vingt, Stefan Zweig envoie à Romain Rolland révèlent à quel point le premier se dévoue sans compter pour faire connaître l'œuvre du second, dont il se dit « l'humble élève » : il entreprend des traductions, comme celle de *Liluli*, par exemple, en 1920, il soutient les projets de représentation au théâtre, au Burgtheater de Vienne, ou à Hambourg, il publie enfin une des premières études sur Romain Rolland (*R.R. Der Mann und das Werk*, 1921), après celle de Jouve. « Tout ce que nous lui donnons, écrit-il à ce propos, est bien faible en comparaison de ce que nous avons reçu ». Dans les années de doute et de découragement, pendant la « guerre européenne » de 14-18, le message rollandien en faveur de « l'indépendance de l'esprit » avait sans doute préservé Zweig du désespoir, du suicide même, et une amitié vraie s'était nouée entre l'austère prix Nobel, dans sa retraite suisse de Villeneuve, et le très cosmopolite écrivain-voyageur de Salzbourg : dans l'été 1923, Romain Rolland lui rend visite à Salzbourg ; en 1924 Stefan Zweig fait avec lui le voyage de Vienne pour le 60^e anniversaire de Richard Strauss ; en 1925, un double pèlerinage en l'honneur de Goethe et de Haendel les conduit tous les deux à Weimar et à Leipzig ; en 1926 Stefan Zweig réunit un volume d'hommages pour les 60 ans de Romain Rolland, le *Liber amicorum* ; en 1927, c'est le centenaire de la mort de Beethoven qui les réunit à Vienne.

« Nous ne verrons plus un monde tranquille en Europe » (4 septembre 1921). Zweig peut se dire « stendhalien », par la combinaison du cosmopolitisme et de la passion de la psychologie, il n'en fait pas moins preuve d'une remarquable lucidité politique, grâce à ce qu'il appelle son « don de sentir très intensément les moindres répercussions de la vie sociale et morale » Cette lucidité politique se

manifeste dans les lettres à Romain Rolland lorsqu'il découvre chez les Allemands « un peuple envenimé de haine », y compris envers soi-même, lorsqu'il dénonce l'absurdité de la politique des réparations imposée par Poincaré, qui va briser la réconciliation franco-allemande, lorsqu'il devine partout un besoin insatisfait de religion nouvelle. Mais ce qui domine chez Zweig, qui dit admirer la « vision historique » de Spengler dans *Le Déclin de l'Occident*, est le sentiment d'une irréversible et irrésistible décadence de l'Europe de l'après-guerre, et la nostalgie du « monde d'hier ». Il est très frappant de voir Zweig, dans la lettre à Rolland du 2 septembre 1927, mettre le modernisme américain au pilori dans des termes qui ne sont pas sans rappeler l'élitisme intellectuel d'un Georges Duhamel : « *Je suis convaincu que le malheur (la décadence morale, l'idolâtrie de l'argent) provient de ce peuple qui n'a jamais été une nation au sens de la production intellectuelle et qui... n'a rien donné à notre image du monde sinon ce rythme saccadé et rapide qui détruit la contemplation.* » Il serait intéressant de savoir ce que Romain Rolland a pu répondre, lui qui avait intégré l'Orient à sa vision du monde. Mais nous n'avons pas dans cette correspondance, hélas, les réponses des correspondants de Zweig.

Intéressé par la figure historique du héros révolutionnaire qui se trouve confronté à la complexité des situations réelles et aux réactions de la « masse » – un thème qui parcourt aussi toute l'œuvre théâtrale de Rolland lui-même – Zweig souhaite depuis longtemps se rendre en Russie : « Il faut connaître pour juger ». En 1928, il saisit pour s'y rendre l'occasion du centenaire de Tolstoï, mais quel lucide embarras dans ses lettres de septembre, quand, de retour d'URSS, il tente de décrire à Rolland ce qu'il a vu. Certes, « on se trouve en face d'une réussite immense » et « pour le peuple le bénéfice est énorme », mais, ajoute-t-il, après cette *captatio benevolentiae*, « les perdants... ce sont justement... les gens qui nous sont les plus proches, les gens d'esprit, les hommes libres, indépendants », du fait de « la privation totale de la liberté d'expression ». « La machinerie est la même que celle du tsarisme : surveillance, espions, déportations étatiques, dictature de la volonté sans que s'exprime la volonté du peuple », observe-t-il en octobre 1928, et tout en reconnaissant l'attachement de tous les Russes à une révolution nécessaire, il dit redouter l'émergence dans ce pays d'une forme de « social-nationalisme ».

Les dernières lettres à Romain Rolland (1930) sont lourdes d'ambiguïté, car l'écrivain autrichien, accablé par la crise économique qui a frappé durement son pays en 1929, découragé par l'impuissance des « hommes de bonne volonté » devant la « réaction » et l'impasse du stalinisme, fasciné par la montée des périls, semble finalement résigné au pire – contrairement à Romain Rolland, pour qui le combat contre le fascisme devient la priorité – et il fait preuve du plus radical pessimisme : « le terrible flux de la passion guerrière »... « c'est l'Europe qui veut se tuer »... « je ne crois plus à la raison »... C'est Freud, désormais, qui, selon lui, ferait preuve de sagesse, lorsqu'il évoque dans son livre de cette année-là, l'inguérissable « malaise dans la civilisation ». Zweig se félicite alors de la « radicalisation » de la jeunesse allemande quand elle s'élève contre la Société des nations et critique l'inefficacité de ses conférences interminables, en dénonçant sa « lâcheté », sa « paresse », son « bureaucratisme stérile ». Plus tard, en septembre 1935, comme le rapporte Serge Niémetz dans sa biographie de Zweig, après une ultime rencontre avec ce « grand bourgeois intellectuel » qu'il juge « compromis par un européanisme verbal terriblement faible », Romain Rolland notera brutalement dans son journal : « nos chemins se sont séparés », sans peut-être rendre justice à ce que la voix prophétique de Stefan Zweig avait tenté de lui faire entendre.